

Alfred Rolland, dit « Fédé »,

Résistant saint-égrévois, engagé volontaire à 16 ans dans le 3^{ème} Bataillon FTPF-FFI de Chartreuse, alias « Jean Dupré P2029 »

« Je suis né le 26 septembre 1927 à Saint-Egrève, dans l'Isère.

Mon père, militant politique infatigable avait participé aux manifestations antifascistes d'avant-guerre, notamment le 10 juin 1934, où il avait été grièvement blessé par les Gardes Mobiles lors d'une manifestation contre un certain Philippe Henriot. Eminent acteur local du Front Populaire, il participe également au soutien de l'Espagne républicaine, face au dictateur fascisant Franco, soutenu par Hitler et Mussolini. Le 30 novembre 1938, il fait grève contre les accords de Munich, contre les décrets de Daladier remettant en cause les acquis de 1936 ! « Marqué en rouge », il a par ailleurs en ces temps troublés des difficultés pour trouver un nouveau logement et du travail ! C'est dans cet environnement que je grandis, une enfance heureuse puis une adolescence bousculée par l'arrestation de mon père, condamné avec d'autres camarades à un mois de prison pour distribution de tracts et journaux communistes, donc clandestins... En septembre 1939, la France, conjointement à la Grande-Bretagne, déclare la guerre à l'Allemagne nazie, je n'ai que 12 ans. Quelques jours plus tard, le journal local « Le Petit Dauphinois » titre « Les mauvais Français », en rappelant que le 28 août une dizaine de communistes viennent d'être arrêtés ou endurcis. Il sort de prison à la fin du mois, directement mobilisé, puis incorporé au 4^{ème} Régiment de Génie de Grenoble, envoyé sur le nord de la France, avant de participer à de nombreux combats à Dunkerque ou encore dans les Vosges. La débâcle française entraîne notre pays dans un profond désarroi, mon père est fait prisonnier le 21 juin à Saint-Dié. Etant dans l'angoisse la plus complète, j'apprends la nouvelle par une petite carte arrivée fin août : « Bonne santé mais prisonnier » ! Ce sera le silence, jusqu'au 21 octobre où nous recevons une carte de la Croix Rouge Internationale nous informant qu'il est prisonnier de guerre en Allemagne au Stalag XB à Hambourg, dans les chantiers du port. Nous pouvons lui écrire, mais obligatoirement sur des cartes spéciales Prisonnier de Guerre, parvenant avec beaucoup de retard dans un sens comme de l'autre. Joseph Rolland, profondément communiste, se trouve désormais au cœur de l'Allemagne nazie, dans un pays où la répression est fatale, les déportations récurrentes, il arrive à rentrer en contact avec des communistes allemands qui, avec des démocrates ont constitué une organisation clandestine de « Résistance » : sabotages, renseignements... mais dans un contexte incomparable avec le notre ! Sous son nom de Résistant, il possède une boîte aux lettres à Hambourg. Un agent de liaison relève le courrier, le transmet à un ouvrier allemand avant de le transmettre à Joseph, et inversement. Ma mère comprendra ce qu'il en est en avril 1943, jour où elle reçoit une lettre d'un civil au nom inconnu, dont l'écriture est... celle de son mari ! Elle comprend la « combine » pour envoyer des lettres supplémentaires puisque, conjointement il continue à écrire sur ses cartes de Prisonnier de Guerre, passées à la censure. Au mois de juillet, nous recevons une dernière lettre, puis la correspondance prend fin, plus de nouvelles. Beaucoup d'angoisse pour nous, d'autant plus qu'Hambourg est alors marquée par de violents bombardements, trois cent mille morts en une semaine ! A la mi-septembre, le facteur revient avec une lettre : Joseph est vivant ! Il travaille désormais dans une firme allemande et demande qu'on lui écrive sous sa réelle identité. Les sanglants bombardements provoquent une désorganisation généralisée, mon père en profite pour s'évader, grâce à un passeport fourni par son mouvement de Résistance antinazie, après cinq mois de clandestinité, au cœur de l'Allemagne hitlérienne. Il arrive à Saint-Egrève en décembre, nous rejoignons instinctivement, ensemble, la Résistance française.

L'occupation était arrivée avec ses affres : couvre-feux, restrictions de déplacement, restrictions des Libertés fondamentales, plus d'élections municipales mais désignation des maires par le régime pétainiste, restrictions alimentaires malgré les dérisoires tickets de ravitaillement : les « notables » ont de quoi acheter au marché noir, mais les autres se trouvent facilement marrons ! Malgré tout, l'occupation italienne n'est pas comparable à ce que mon père avait vécu au sein de l'Allemagne nazie, nous faisons plein de farces à ces soldats italiens, qui n'ont pas plus que nous l'envie de faire la guerre ! Un manque drastique de rigueur, qui prendra fin avec l'arrivée des nazis allemands en septembre 1943 ! Mes opinions politiques m'opposent forcément à la *peste brune*, à l'occupation nazie du territoire ! Un mois après le retour de mon père, nous recevons un avis de décès de la Croix-Rouge allemande au nom de Joseph Rolland, stipulant qu'il « n'y a pas

eu d'évasion. Le corps n'a pu être retrouvé, cependant, il faut considérer le prisonnier de guerre comme décédé ». Il est affecté avec le grade de lieutenant au service B (service de renseignement) de la compagnie 9102 du 3^{ème} Bataillon FTPF-FFI de Chartreuse. J'intègre la 2^{ème} compagnie à 16 ans sous le nom de « Jean Dupré P2029 », devenant ainsi l'un des plus jeunes FTPF de notre compagnie. Notre maison, rue de Saint Robert devient une « boîte aux lettres » : les agents de liaison, après avoir décliné le mot de passe y déposent le courrier et repartent avec le courrier qui leur est destiné. Toutes les opérations que nous faisons donnent lieu à un rapport accompagné d'un croquis, adressé à l'État-major. A Saint-Egrève, je participe à des sabotages de voies ferrées : nous montons sur une voie, les rails étant joints par des boulons, il ne nous reste plus qu'à riper le rail, les trains à marchandises, en partance vers l'Allemagne basculent ! De plus, les lignes électriques, explosant sur le Vercors, nous font des feux d'artifice incroyables ! Dans les usines travaillant pour l'occupant, notamment l'usine de ciment de Voreppe, nous mettons des explosifs sur les moteurs, les Gardes Mobiles, faits prisonniers par nos soins ont eu une frousse en voyant qu'en leur présence, l'usine commence à exploser ! Je travaille à Grenoble la journée, tout-en-faisant la « boîte aux lettres » la nuit ! En soit, je vais chercher des courriers, souvent des rapports d'opération, à certains endroits des plus anodins comme des boulangeries, avant de les amener à des camarades, dans les maquis. Certaines nuits, je pars de Saint-Egrève à pied, je monte à Mont-Saint-Martin porter des lettres, puis je rejoins le maquis des Marcellières, au dessus de Proveysieux, en passant par la cabane des Bannettes. Une fois la mission accomplie, je rentre chez moi, à Saint-Egrève vers la fin de la nuit. Je ne dors pas ou très peu et je travaille toutes les journées, ce qui fait de moi un Résistant « légal », terme évidemment assez trompeur ! Grâce à cette méthode, nous avons une couverture, notre absence n'est pas signalée ou suspectée, nous avons encore accès aux maigres rations alimentaires.

Un jour de printemps, de très grand matin, pendant le couvre-feu, l'on frappe à notre porte, rue de Saint Robert : soulagement ! Ce n'est ni la Milice, ni la Gestapo ! En face de mon père, le cafetier-transporteur du quartier des Iles. Mon père le fait prestement rentrer et referme les volets : « Il y a un « Boche » qui se cache dans ma grange. Comme je suis convaincu que tu es Résistant, je suis venu t'avertir. J'ai cru comprendre qu'il avait déserté. Voilà ! ». Après la levée du couvre-feu, je pars en bicyclette avec mon père « Datin » pour aller à sa rencontre dans la fameuse grange. Nous nous en approchons avec beaucoup de précautions... un piège ? Mon père, après trois ans en Allemagne a vite appris à parler la langue, il engage des négociations, de l'extérieur puis face à ce pauvre homme, fusil à la main. Après trente minutes de palabre, la confiance mutuelle se fait ressentir : ce soldat de la Wehrmacht explique avoir tué un officier, toute sa famille a subi de graves répressions de la part des nazis, il a déserté et ne sait plus où aller ! « Datin » lui propose de lui donner des habits civils et de l'emmener en lieu sûr, bien que le déserteur a autant peur de ses anciens amis que des « terroristes » ! Nous repartons tous les trois, sous l'escorte de notre déserteur, en déambulant dans la ville ! Mon père me donne l'ordre de partir dans une prairie près de la ferme de Bellevue, au dessus de Saint-Egrève pour y attendre des consignes de l'État-major FTPF. L'Allemand me montre du doigt un train et fait un grand geste avec les bras en criant « boum » puis, en se tournant vers moi « terroriste » ! Les nazis inculquent aux soldats de la Wehrmacht que nous sommes d'impitoyables « terroristes », torturant et tuant, ne faisant jamais un prisonnier ! Je ne suis toujours pas par ailleurs rassuré, ce soldat serait-il un agent de la Gestapo ? Enfin, un camarade arrive : il me remet un revolver, me donne l'ordre de monter le soldat allemand au maquis de la Compagnie 9102 aux Marcellières, de le considérer comme prisonnier de guerre et de le surveiller. Il devra y subir un interrogatoire sévère pour s'assurer qu'il ne s'agit pas d'une opération d'infiltration, le compte-rendu sera transmis rapidement à l'État-major. Le déserteur « frisé » arrive sous le regard incrédule de tous les FTP du camp ! Il faut maintenant lui attribuer un nom de guerre et un numéro matricule, ce sera « Jeudi P2048 », du fait qu'il soit arrivé un jeudi ! Le commissaire aux effectifs approuve « Jeudi », qui sera interrogé et ne changera rien de ses premières déclarations. Sa connaissance des armes, son habilité à les démonter, les graisser et les remonter font de lui un instructeur de premier ordre. Quelques jours plus tard, l'alerte générale est déclenchée : je viens de me faire arrêter par les gendarmes avec le chef « Mollard » ! « Jeudi » arrive avec une mitraillette, met des chargeurs à sa ceinture et crie à plein poumon « Gendarmerie kapout » ! Les gendarmes ont osé s'en prendre à son jeune « sauveur » ! De ce jour, il fait parti intégrante des FTP ! Accusés d'avoir volé la paye des ouvriers des Tissages de Vizille à la Monta, nous sommes sous la menace constante d'être menés à Grenoble, ce qui représente un grave danger pour nous. Sur le chemin, nous croisons les FTPF « Duchamps 91201 » et « Lacoste » 91075 », de retour d'un sabotage, au câble

téléphonique du Pont-de-Vence ! Ces derniers informent trois autres camarades, « Aimos 91563 », « Pat 91564 » et « Bailly 91557 ». L'un des gendarmes me dit par ailleurs : « Tu seras gentil avec moi, j'ai des enfants ! », sentant les repréailles arriver ! A midi moins le quart, par la porte de la cave, nous voyons nos camarades attaquer le café du Pont de Vence où nous sommes cerclés par les gendarmes en attente du tramway, du fait que l'un des vélos ait été crevé. Le patron du bistrot est alors en train de tirer son pinard : « Roger, tire pas, tire pas ! ». Sa femme, en voyant ces hommes armés rentrer dans le bar, tombe dans les pommes. Le chef « Molard » et moi sommes Libres ! Le patron du bistrot accourt vers sa femme, mais oublie de fermer le tonneau ! Nous repartons bien vite, en effet, quelques minutes plus tard, le Pont de Vence et la Monta sont envahis par les gendarmes. Nous partons par sécurité au maquis de Marcellières, dans l'attente que la tension retombe. Quelques jours plus tard, en juin, la Milice attaque une maison en retrait de la route de Clémencière au lieu-dit la Gomma, sur la commune de Saint-Martin-le-Vinoux. Une maison servant d'infirmierie départementale des FTPF, équipée d'un bloc opératoire de campagne et de divers matériels sanitaires, pansements et pharmacie. Les miliciens grenoblois abattent André Tisserand devant la porte, de l'intérieur, « Petit 91034 » réplique accompagné de quelques camarades. « Petit » est grièvement blessé, une balle lui fracasse un bras et se loge dans l'aîne. Les miliciens, face à cette réaction partent chercher du renfort à Grenoble. Par chance, au même moment, un camion arrive avec une équipe de FTP et organise rapidement le repli, en prenant « Petit » et le corps inerte d'André Tisserand, mort pour que vive la Liberté. A peine partis, la Milice, accompagnée de leur renfort nazi attaquent de nouveau et incendient la maison.

Ayant eu un pied écrasé par une chaudière, hospitalisé dans une clinique, je n'ai pas pu aller à la manifestation patriotique du 11 novembre 1943 à Grenoble, contrairement à ma jeune sœur de 14 ans et ma tante. *Heureusement pour moi, du fait que des centaines de jeunes grenoblois ont été raflés puis déportés dans les camps de la mort.* La communication clandestine a joué un rôle primordial dans la Résistance : les journaux nous servent de « liens ». *Les Allobroges* est lancé en 1942 au Fontanil-Cornillon, près de Saint-Egrève, tiré à quelques centaines d'exemplaires au début. A l'approche des combats de la Libération, ce sont des dizaines de milliers d'exemplaires qui sont diffusés sous le manteau ! Nous brassons une masse inimaginable de papiers ! Il nous faut beaucoup de monde pour la distribution des tracts et journaux, donc beaucoup de civils, sans matricules ni noms de code, n'ayant pas été répertoriés officiellement comme « Résistants », ont été impliqués dans notre action clandestine. Par exemple, *Le Travailleur Alpin* est réalisé chez un paysan à Saint Nazaire les Eymes, imprimé entre le pinard et les patates, avant de passer les barrages, camouflé par des légumes ! Quant au journal « collabo » le *Petit Dauphinois*, il est parfois porté, accompagné à la sauvette des journaux de résistance par des porteurs sensibles à nos idéaux ! Un jour à la fin du printemps, nous sommes en alerte : un convoi de la Wehrmacht stationne à la Monta, à quelques kilomètres du maquis, je reçois l'ordre de revêtir mes culottes courtes d'adolescents pour partir aux renseignements. Je me rends à travers la colline sur place pour jeter un coup d'œil aux forces ennemies, vérifier approximativement leur puissance et le nombre d'hommes, ce après quoi je retourne sur Proveyzieux. A mon retour, quel n'est pas ma surprise de voir « Jeudi » descendre sur la Monta, alors que mon père vient de nous avertir qu'un important détachement de la Wehrmacht se trouve dans le village d'en dessous ! Rien à faire, « Jeudi » argue vouloir voir des « Fräuleins »... Oh, le salaud ! Il a bien joué son jeu ! Surtout que dans l'une des poches du « traître » se trouve la crosse d'un revolver ! Il faut pourtant tout faire pour qu'il ne prenne pas contact avec le détachement ennemi ! Sachant que « Jeudi » aime beaucoup les cerises, je l'emmène dans un champ possédant un cerisier chargé de beaux fruits ! Brusquement, je saisis son arme pour lui intimer l'ordre de remonter ! En colère, « Jeudi » me répond par un « nein », tant pis, s'il ne suit pas, je le descends. Soudain, « Jeudi » bondit dans un ravin et disparaît dans la broussaille. Le 3^{ème} Bataillon FTPF est mis en alerte générale, renforcement des gardes et préparation à la dispersion sont actés. Deux jours plus tard, « Jeudi », chargé d'une bâche, arrive au camp sous nos regards perplexes et ahuris ! Le lendemain, un paysan vient se plaindre du vol d'une bâche recouvrant une charge de foin, « Jeudi » démonte la tente et la ramène où il l'a prise ! Une chose est sûre : il n'a pas trahi !

Ne recevant pas d'argent, pas plus d'armes des parachutages, nous réquisitionnons une somme d'argent, prélevée dans une banque de Saint-Marcellin contre un bon de réquisition. Contrairement à l'Armée Secrète (AS), branche armée des *Mouvements Unis de la Résistance* (MUR) d'obédience gaulliste, les FTPF ne reçoivent rien de nos alliés anglo-américains ! Nous devons donc réquisitionner des sommes d'argent où il est possible de s'en procurer. *Par ailleurs, toutes ces sommes d'argent seront scrupuleusement régularisées*

à la Libération après vérifications et enquêtes. La valeur des sommes réquisitionnées est dérisoire vis-à-vis des sommes reçues par l'Armée Secrète lors de parachutage. Malgré la création d'importants groupes-francs dépendant des MUR, nos camarades de l'Armée Secrète (AS) grenobloise ne doivent pas faire trop de saccages, surtout pas de bombes ou de sabotages, de la volonté du Vercors qui veut tout gérer sur le département ! Depuis le maquis de Marcellières, nous recevons l'ordre de notre État-major stationné au col de Charmettes de descendre sur Grenoble, sans raison apparente. Nous arrivons au niveau de la route de Clémencières, pour prendre le poste de garde allemand à la Porte de France, à l'entrée de la commune. Synchronisés avec nos camarades de Vizille, en pleine nuit, nous faisons des bruits discrets avec la bouche, ne pouvant communiquer avec des ombres noires ! Phares allumés, les troupes nazies partent quelques heures après, quittant le territoire isérois en toute vitesse ! Nous nous croyons un 14 juillet ! La foule exulte, acclame ses libérateurs ! Par ailleurs surgissent de toutes parts des Résistants « de la dernière heure », ayant enfilé le brassard tricolore deux jours avant la Libération ! Je suis parti libérer Romans-sur-Isère, puis Lyon et Villeurbanne. Face à nous, de l'autre côté du Rhône, nous voyons un dôme bombardé, en feux ! Beaucoup de mes camarades rejoignent la première Armée Française, en partance pour les Vosges, l'Alsace et l'Allemagne, alors que j'intègre l'armée alpine, sous le nom de « Bataillon des Chasseurs Alpins ». Au vu de mon jeune âge, je suis positionné à Grenoble, agent de liaison dans un hôtel, au grand quartier général de l'armée alpine, notamment grâce à ma très bonne connaissance du territoire héritée de mes vas-et-viens dans la Résistance. Quand un groupe de l'État-major grenoblois part sur le front des Alpes, je suis emmené pour les guider à travers les routes escarpées ! Je reste dans cette armée jusqu'à la défaite des nazis, démobilisé à Lyon. Un jour de mai 1945, je suis à l'aéroport du Versoud quand celle qui tient le bistrot, ayant organisé une ballade avec des cadres de l'armée, notamment des aviateurs anglais auxquels j'explique la géographie alpine, sort à la descente de l'avion en criant « Ca y est, c'est fini ! ».

La Résistance, un événement extraordinaire pour notre pays, l'équivalence des gaulois : une petite partie du peuple qui a su s'opposer au nazisme, à l'autoritarisme vichyssois, au fascisme, cette fraction politique qui nous menace encore aujourd'hui ! Le programme du Conseil National de la Résistance (CNR) est un programme allant dans le sens d'un monde plus juste, une avancée majeure pour la démocratie et les Libertés fondamentales, pour une société plus humaine ! Des valeurs plus-que-jamais d'actualité dans un pays ayant tendance à oublier. Depuis des dizaines d'années, je milite auprès de mes amis de l'Association Nationale des Anciens Combattants de la Résistance (ANACR) de l'Isère, association duquel je suis devenu vice-président. Je témoigne très régulièrement dans des écoles, collèges et lycées isérois pour faire vivre la Mémoire de la Résistance et de la Déportation, pour donner du sens aux paroles de Lucie Aubrac : « le mot RESISTER ne doit se conjuguer qu'au présent ! ».

Si par malheur dans l'avenir, une horreur telle que le fascisme ou le nazisme venait à revenir au pouvoir, il faut que le peuple français soit en capacité de se révolter car, aujourd'hui plus-que-jamais, *le ventre est encore fécond d'où a surgi la bête immonde* ! Je témoigne pour que la jeunesse comprenne le sens des mots : « Plus jamais ça » ! Plus jamais de guerre, plus jamais le nazisme, l'antisémitisme, le racisme et la haine, plus jamais d'états fascistes, ce qui aujourd'hui est malheureusement loin d'être le cas.

Jamais je ne cesserai d'affirmer haut et fort ma volonté de réaliser le combat mémoriel, celui de la réalisation des espérances de la Résistance! »

Alfred, dit « Féfé »